

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X	
									/		
		12X		16X		20X		24X		28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

PREMIÈRE PARTIE.—LE TESTAMENT

IV.

C'était Andrée qui avait peu à peu échauffé l'imagination, puis le cœur de Jeanne, et qui, lorsque Jeanne, dans son innocence, ignorait encore la nature du sentiment auquel elle céda, lui avait dit :

— C'est de l'amour !

— Tu es folle. J'ignore qui il est. Il ignore qui je suis.

— Eh bien, vous l'apprendrez ! il y a commencement à tout. S'il te plaît, et si tu lui plais, pourquoi ne l'empêcherais-tu pas ?

Et alors les deux amies se laissaient aller à bâtir ensemble mille projets d'avenir, voguant doucement dans le bleu, sur les ailes riantes de l'imagination.

Et, deux fois par semaine, elles venaient au même endroit de la même allée, à la même heure.

Et, chaque fois, la tête expressive de Robert se montrait à la portière d'un wagon de première classe.

Et ses regards devenaient plus audacieux et plus tendres.

Puis, on avait échangé des saluts d'un petit geste de tête court et confus.

Enfin, deux doigts, une fois, s'étaient posés sur les lèvres du jeune homme, comme pour envoyer un baiser, ce qui avait beaucoup formalisé mademoiselle de Beaumont.

De telle sorte que Jeanne confuse, troublée, avait boudé

pendant huit jours, ne venant plus au jardin, à l'heure du train de Paris à la Varenne.

Mais, au bout de huit jours, n'y tenant plus, souffrant trop pour son pauvre petit cœur peu habitué à la souffrance, elle

s'était retrouvée fidèle au rendez-vous tacitement convenu, et le front armé d'une juste sévérité qu'elle croyait fort imposante.

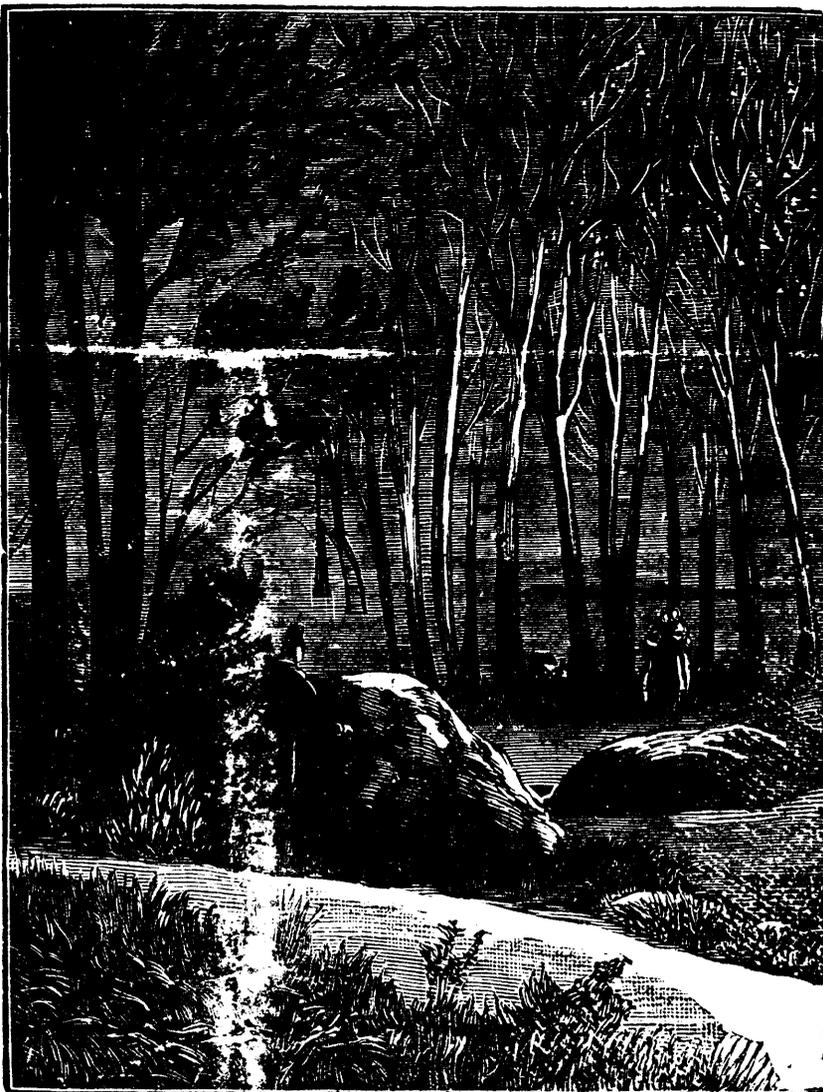
Par malheur, en apercevant Robert, tout pâle, l'air désespéré, fouillant avec angoisse l'allée qu'il craignait de voir déserte encore, Jeanne, comprenant qu'il souffrait autant qu'elle de cette bouderie, n'avait plus senti qu'indulgence et pardon ; et, sans savoir ce qu'elle faisait, cédant à son instinct adorable de femme tendre, lui avait envoyé, cette fois, la première, la réponse au timide baiser du jeune homme.

Oh ! si Jeanne avait pu regretter cette impudence, ces deux aveux si nets, tout remords eût disparu devant l'impression de joie qui avait transfiguré le visage de Robert !

Cette joie, cette transformation subite et profonde, allèrent droit au cœur de la jeune fille.

Naturellement, Robert, enivré de cet aveu, ne

s'en tint pas là. A son plus prochain retour, au moment où le train ralentissait sa marche à la hauteur du jardin du pensionnat, il avait envoyé une lettre, lancée par-dessus le mur, à l'aide d'une pierre qu'elle entourait, et qui vint tomber aux pieds des deux jeunes filles.



Robert n'avait pas perdu un des mouvements de Jeanne et d'Andrée.

Pour rendre justice à Jeanne, nous devons déclarer qu'elle fut fort épouvantée de cette audace, et que ce fut Andréo qui la lut tout haut à son amie rougissante.

Cette lettre n'était qu'un billet laconique, qui disait ceci :
« Je vous aime. Il faut que je vous parle. Vous sortez dimanche. Je vous suivrai de loin, etc. »

Mais si l'émotion de Jeanne était vive jusqu'à être presque douloureuse à l'audition de cette première lettre d'amour, demandant un premier rendez-vous, la joie d'Andréo était sans bornes.

Elle se voyait enfin en plein roman, et, bien qu'elle n'en fût point l'héroïne, elle en était la spectatrice et la confidente.

— Que te disais-je ? s'écriait Andréo les yeux pétillants. Tu vois qu'il t'aime ! Je ne m'étais pas trompée ! Il ira où nous irons. Ecoute cette phrase.

« Mon bonheur, ma vie tout entière sont entre vos mains ! »
Certes, qu'il faut le voir, lui parler !

— C'est bien grave, murmura Jeanne d'une voix tremblante.

— Grave, mais nécessaire ! Je ne te quitterai pas d'ailleurs. Je veillerai sur toi. Quant au moyen de nous éloigner, une fois à la promenade, ne t'en inquiète pas ! C'est à moi de le trouver !

La première sortie devait avoir lieu le dimanche suivant, après la messe.

Robert, sachant que ce jour-là il n'apercevrait point Jeanne dans le jardin, était parti de bonne heure, afin d'aller déjeuner d'abord chez sa mère, puis de partir de chez elle et de s'embusquer non loin de la porte du pensionnat, pour suivre les jeunes filles sans attirer l'attention.

V

Le docteur Robert Dauray, que nous n'avons pas encore pris le temps de présenter à nos lecteurs, était un homme d'aspect profondément sympathique.

Sans être, à proprement parler, beau, il avait, néanmoins, une belle tête, par l'expression, une de ces têtes pleines de pensées et de passion, qui révèlent un « homme », dans la sérieuse et noble acception du mot.

Le front bien modelé, l'œil doux et intelligent, la bouche spirituelle, tout annonçait chez lui une grande intensité de vie morale.

Il habitait, rue Lafayette, un petit appartement, au fond d'une cour de 2^e étage, la porte à gauche.

Près du bouton de la sonnette, une plaque de cuivre portait cette mention :

« CONSULTATIONS DE 1 H. A 3 H. Les lundis, mercredis, vendredis. »

Tout d'abord, on se trouvait dans une petite entrée, qui se continuait à droite, par un corridor conduisant à diverses pièces.

En face se trouvait le salon d'attente, donnant sur la cour, meublé modestement ; en un mot, le salon du jeune médecin sans fortune, qui commence sa carrière.

Faisant face à la fenêtre, placée à gauche, quand on pénétrait dans cette salle d'attente, s'ouvrait une porte couverte d'une portière reps brun, semblable aux rideaux de la fenêtre.

Cette porte menait au cabinet du docteur, s'éclairant sur une seconde cour, un de ces cabinets, où l'on se dit en entrant :

« Il sera content avec trois francs. Je serai généreux, si je donne cent sous pour la consultation. »

Le reste de l'appartement se composait d'un cuisine et de

deux chambres à coucher, l'une pour le docteur Robert ; l'autre pour sa mère, qui habitait, l'été, la campagne, c'est-à-dire Saint-Maur-les-Fossés, si cela peut s'appeler la campagne, et vivait l'hiver chez son fils à Paris.

Madame Dauray pouvait avoir soixante ans, bien qu'elle en parût un peu davantage.

Non très grande, assez mince de taille, sans être positivement maigre, les traits longs et doux, le front vaste, encadré de bandeaux de cheveux blancs à l'ancienne mode, elle était toujours vêtue de noir des pieds à la tête, n'ayant jamais cessé de porter le deuil de son mari, bien qu'il fût mort quelque vingt ans avant l'époque où commença ce récit, la laissant veuve dans une gêne voisine de la pauvreté complète, mais dont l'industrie, le courage, le dévouement et le travail de l'excellente femme avaient fait quelque chose.

L'instruction de son fils unique, Robert, dernier né de plusieurs enfants, tous morts en bas âge.

Bien qu'appartenant à la haute classe de la société par sa naissance et son instruction, madame veuve Dauray, rompant avec ses relations, avec toutes ses habitudes, avec tous ses besoins de culture fine, de lectures délicates, de conversations spirituelles, se mit à donner des leçons de musique et de littérature.

Aussi, quoi qu'il dût en coûter à la veuve de Louis Dauray voulait-elle que Robert reçut une instruction complète qui lui permit de développer toutes ses facultés et ne le contraignit pas à vingt ans, faute de ressources, à se faire commis de magasin ou employé de quelque administration privée ou publique.

Pendant quinze ans, c'est-à-dire, tant qu'avaient duré les études de Robert, d'abord au collège, puis à l'École de médecine et dans les hôpitaux de Paris, tant que ses forces à elle-même aussi y avaient suffi, la mère s'était dévouée à ce labeur triste, ingrat, accompagné souvent de mille rebuffades et d'innombrables humiliations de toutes sortes.

Mais elle avait pu assurer la plus belle des carrières, pour être, à son fils unique, en faire un médecin, qui deviendrait célèbre, un jour, elle n'en doutait pas ! sans entamer le capital de sa petite fortune ; de façon que le jour où Robert fut reçu docteur et où sa mère renonça à enseigner, il restait au fils et à la mère six mille livres de rentes intactes, avec lesquelles le jeune médecin pouvait attendre la clientèle, sans mourir de faim et sans se voir contraint à user d'un charlatanisme qui souvent déshonore l'une des plus nobles fonctions qu'un honnête homme intelligent soit appelé à remplir.

En plus, madame Dauray possédait à la Varenne, une maisonnette avec jardin.

Cela ne valait rien ; mais c'était un bout de terre verdoyante, avec un pan de ciel bleu au-dessus.

Depuis cinq ans Robert s'était établi. Les commencements avaient été durs. Robert était honnête, consciencieux, point charlatan, timide, nullement « faiseur », de telle sorte qu'avec un talent réel, hors ligne, il gagnait peu d'argent.

Cependant, depuis un an, on avait fini par le connaître, l'apprécier à peu près, et l'avenir se dessinait plein de promesses de succès, de réputation et de beaux louis d'or bien sonnants.

C'est alors que Robert avait vu Jeanne d'Esparre, l'avait aimée !

Robert franchit rapidement l'espace qui séparait la maison habitée par sa mère du pensionnat où Jeanne d'Esparre finissait son éducation. Pendant ce court trajet, le cœur lui battait avec violence,

Robert av
docteur en mé
rieux, expéri
bataillon de la
coup en lui les
nessé.

Puis, n'a
amour lui app
contro lesquell

Ce ne fut
arriva à la por
homme tout d
té en ces mati
et balbutie, di

Il s'était
côté, d'où il p

Son atten
deux battants
ment, sous la

Elles pri
prière voisine,
avec prairies,

Arrivées
dispensèrent s
iant et au jeu
et causant ent
que les survej
assises à l'om

Quant à
devine quelle

Un prem
mière intrigu

Il y a de
l'être celles de
mille que pou
et de la vie.

En voya
du pensionna
geaient.

Il conna
de très loin s
qu, même des

Jeanne
exprimaient
point.

— Eloi
son amie.

— Croi
— J'en

core. Il doi
ce côté, on en
personne ne

— Non
de terreur.

— Pou
— Il n

— Voy
attendre pou
désespoir, s'i
tu le déteste

Robert avait été un homme de trente ans et être docteur en médecine, c'est-à-dire un homme nécessairement sérieux, expérimenté, mûri par l'étude, habitué à voir de près la bataille de la vie, dont il soignait les blessés, il retrouvait tout à coup en lui les impressions et les timidités de la première jeunesse.

Puis, n'ayant jamais aimé jusqu'à ce jour, le premier amour lui apportait une foule de sensations neuves et inconnues contre lesquelles il restait sans défense.

Ce ne fut donc pas le grave docteur Robert Dauray qui arriva à la porte du pensionnat de Jeanne d'Esparre, mais un homme tout différent, rajeuni de dix ans, et aussi inexpérimenté en ces matières qu'un lycéen, épris de sa cousine et qui rougit et balbutie, dès qu'il est en sa présence.

Il s'était dissimulé dans l'ombre d'un mur, un peu sur le côté, d'où il pouvait voir, sans être vu, la sortie des élèves.

Son attente ne fut pas longue. La lourde porte ouvrit ses deux battants et les jeunes filles commencèrent à défilier lentement, sous la conduite et la surveillance des sœurs.

Elles prirent la rue de Marainville pour gagner une propriété voisine, qui renferme un petit bois d'un kilomètre de long, avec prairies, allées sombres et pelouses ensoleillées.

Arrivées au but de leur promenade, les pensionnaires se dispersèrent sur une vaste pelousse, les plus jeunes jouant au volant et au jeu de grâce ; les plus âgées se promenant par groupes et causant entre elles avec des allures de petites femmes, tandis que les surveillantes tricottaient ou faisaient de la tapisserie, assises à l'ombre des grands ormes.

Quant à Jeanne d'Esparre et à Andrée de Beaumont, on devine quelle était leur émotion.

Un premier amour ! Un premier rendez-vous ! Une première intrigue !

Il y a de quoi troubler des têtes plus solides que ne peuvent l'être celles de deux jeunes filles qui n'ont jamais quitté leur famille que pour entrer au couvent, et qui ignorent tout du monde et de la vie.

En voyant la direction suivie par les promeneuses, au sortir du pensionnat, Robert avait deviné vers quel endroit elles se dirigeaient.

Il connaissait parfaitement le pays. Il put donc les suivre de très loin sans se montrer et gagner le petit bois sans être aperçu, même des yeux éveillés et toujours en quête de Mlle Amirée.

Jeanne ne disait rien, mais sa pâleur et son regard inquiet exprimaient assez sa préoccupation, et Andrée ne s'y trompa point.

— Eloignons-nous de nos camarades, fit-elle à l'oreille de son amie.

— Crois-tu qu'il soit venu ? demanda Jeanne.

— J'en suis certaine, bien que nous ne l'ayons pas vu encore. Il doit être caché dans quelque allée du bois. Viens de ce côté, on croira que nous cherchons l'ombre et la fraîcheur, et personne ne s'en étonnera, ne songera à se défier de nous.

— Non ! non ! répliqua Jeanne avec un geste et un accent de terreur.

— Pourquoi ?

— Il me semble que c'est mal, ce que nous allons faire là !

— Voyons, Jeanne, ce qui serait mal, ce serait de faire attendre pour rien ce pauvre jeune homme. Pense donc à son désespoir, s'il croit que tu le dédaignes, que tu le méprises, que tu le détestes !

— Oh ! je ne voudrais pas qu'il crût cela ! s'écria la jeune fille.

— Alors, suis-moi,

— Je n'ose.

— Qu'as-tu à craindre ? Je suis là. Nous n'irons pas bien loin. Si tu ne l'aimes pas, au moins faut-il le lui faire savoir, et, si son amour te déplaît, le lui dire franchement.

— Oh ! ce n'est pas cela.

— Jo le sais bien, répliqua Andréo en riant. Mais, si ce n'est pas cela, c'est autre chose, et, pour te décider, il faut le connaître, et pour le connaître, il faut le voir de près, lui parler, l'entendre. Il ne te mangera pas, va d'abord, je me mettrai en travers, ensuite, je t'assure qu'il n'a pas du tout l'air d'un ogre.

Tout en parlant ainsi les deux jeunes filles avaient insensiblement gagné l'entrée du petit bois où elles s'engagèrent dans une allée verdoyante et pleine d'une ombre fraîche et mystérieuse, bien propre à faciliter un rendez-vous d'amour.

Andréo ne s'était pas trompé, on le sait. Enbusqué dans un petit sentier creux, non loin de l'entrée du bois, Robert n'avait pas perdu un des mouvements de Jeanne et d'Andrée.

Il les voyait venir à lui gracieusement onlacées. Il admirait le charme et la douceur empreints sur sa jolie tête brune de Jeanne, dont les grands yeux noirs, inquiets et timides, fouillaient l'espace avec un mélange de crainte et de désir.

Lui aussi, nous l'avons déjà dit, était profondément ému, et plus le moment approchait où il allait, pour la première fois, se trouver en face de celle qu'il aimait, plus son trouble augmentait.

Cependant les deux amies s'avançaient toujours sans le voir.

Quelques pas à peine les séparaient de lui. Il n'y avait plus à hésiter.

Tout à coup, au tournant de l'allée, il apparut devant elles. En l'apercevant, Jeanne devint très pâle, porta la main à son cœur, d'un geste instinctif, et s'arrêta chancelante. Andrée la soutint.

Robert s'était arrêté.

— Ah ! vous nous avez fait peur, monsieur, dit vivement Andrée, qui n'avait pas eu peur du tout, mais qui, par amitié, sans doute, prenait à son compte la moitié de l'émotion de Jeanne.

— Et, pourtant, ajouta-t-elle plus bas, "on vous attendait !"

Le mot enhardit Robert, qui s'élança vers Jeanne d'un mouvement irréfléchi.

— Mademoiselle, balbutia-t-il, pardonnez-moi l'étrangetés et l'audace de ma démarche. Mais, si vous pouviez lire dans mon cœur, vous y verriez, pour vous, un tel respect, une adoration si complète, que...

— Nous n'en doutons pas, monsieur, interrompit Andrée d'un air dégagé. Sans cela, croyez bien que nous ne serions pas venues !

Jeanne avait levé sur lui ses grands yeux noirs et le regardait avec un embarras d'où la crainte disparaissait rapidement, et qui n'avait rien d'hostile... au contraire !

Si bien que Robert oubliant sa timidité, pour ne plus se rappeler que son amour se rapprocha encore, en disant d'une voix chargée de tendresse, quoique toujours profondément respectueuse :

— Oui, mademoiselle, je vous aime. Depuis longtemps déjà,

je vous suis, lorsque vous allez en promenade. Mes intentions sont honnêtes et pures, dignes de vous. Je vous devais quelques explications, C'est pour cela que j'ai osé implorer de votre bonté.. cette rencontre... qui va décider de ma vie... Je vous aime, je le répète... Je sais que je vous aimerai toujours.. mais j'ai besoin de savoir si vous êtes disposée à accueillir cet amour... si je puis espérer qu'un jour... il sera partagé...

Pendant qu'il parlait, Jeanne ressentait la plus vive émotion qu'elle eut encore ressentie.

La voix de Robert était douce, ses yeux bleus étaient tendres et rayonnaient la bonté et la passion.

Et cette voix, qui portait aux oreilles de la jeune fille les premières paroles d'amour qu'elle eût encore entendues, la charmaient comme une musique céleste !

— Monsieur... murmura-t-elle, devenue très rouge.

— Est-ce que l'aveu loyal de cet amour vous blesse ? reprit-il avec une certaine angoisse.

— Je ne dis pas cela... mais...

— Et, je vous en conjure, soyez sincère... m'est-il permis d'espérer... que vous le partagerez ?

Jeanne resta muette. On voyait son cœur battre sous son corsage montant. Elle avait baissé les yeux.

Robert eut peur.

— Vous vous taisez ? insista-t-il doucement. Ne me laissez pas dans ce doute affreux, dans cette angoisse qui me déchire. Que dois-je penser ? Que dois-je croire ?

— Qu'on vous aime, oui, monsieur, répliqua Andrée avec sa pétulance ordinaire, et voyant bien qu'il fallait venir au secours de son amie.

Robert eut un cri de joie. Il saisit la main de Jeanne, cette petite main douce et mignonne, qui était devenue brûlante et qui se laissa prendre sans résister.

— Mais, ajouta vivement Andrée, nous voulons d'abord savoir qui vous êtes, car enfin, vous nous connaissez, mais nous ne vous connaissons pas.

— Oh ! rien de plus juste ! s'écria Robert avec joie, et tout plein d'espoir et d'enthousiasme, depuis qu'il sentait la main de Jeanne dans les siennes, depuis qu'il s'apercevait que cette petite main qu'aucun amoureux n'avait encore serrée, n'essayait point de fuir la douce pression où elle était enfermée.

— Alors, vous êtes prêt à répondre, monsieur ?

— A toutes les questions qu'il vous plaira de me poser, mademoiselle.

— Procédons par ordre, reprit la mutine fillette, dont les yeux brillaient de joie et exprimaient toute la satisfaction que lui inspirait l'importance de son rôle.

Elle se recueillit une seconde.

— Accusé, vos noms et prénoms ? fit-elle en souriant.

— Robert Dauray.

— Robert. Ce nom est joli. Il est grave et doux à la fois, et plaide en votre faveur, monsieur.

— Ah ! comme le nom de Jeanne est le plus doux et le plus joli que je connaisse ! ajouta tendrement Robert.

— Il y a aussi celui d'Andrée, qui n'est pas mal ! répliqua la fillette en riant. Mais passons. Que faites-vous ?

— Je suis médecin.

— Médecin ! Un savant !

Andrée parut réfléchir.

Jeanne et Robert la regardèrent avec une certaine inquiétude.

— Est-ce que cela vous déplaît ? demanda vivement Robert, exprimant leur pensée commune.

— Non, fit Andrée en secouant la tête. C'est une profession un peu sévère, et qui tient éloigné souvent un mari de sa femme, dit-on. J'aurais préféré que vous fussiez conseiller d'Etat ou attaché d'ambassade.

— Oh ! interrompit Jeanne, cela doit être si bon de soulager ceux qui souffrent !

— C'est bien, répliqua Andrée, nous acceptons. Si vous aviez été avocat, notaire ou employé, tout était rompu. Mais, un médecin. C'est une profession distinguée, quoique un peu triste. Passons. Avez-vous encore votre père ?

— Non, mon père est mort, il y a plusieurs années.

— Et votre mère ?

— Ma mère vit toujours. Elle habite, l'été, Saint-Maur-les-Fossés, près du pensionnat, et l'hiver chez moi, à Paris. Elle m'attend, pour savoir de moi le sort qui m'est réservé.

— Alors, elle sait ?

— Elle ne sait qu'une chose, c'est que j'aime, que mon bonheur est attaché à cet amour.

Elle ignore votre existence, mademoiselle Jeanne, et je ne lui parlerai de vous que si vous m'y autorisez. Ah ! si vous saviez comme elle m'adore, et comme elle serait heureuse de mon bonheur, désespérée de mon malheur, quelle doit être son inquiétude, en ce moment !

— Il faudra la rassurer bien vite ! répliqua Jeanne doucement émue, et faisant ainsi, sans s'en apercevoir, le plus doux et le plus complet des aveux.

— Que vous êtes bonne ! Oh ! merci ! répliqua Robert avec passion. Je cours près d'elle lui dire.

— Attendez ! Attendez ! s'écria mademoiselle de Beaumont. Comme vous y allez ! Nous n'avons pas fini.

— Que voulez-vous savoir, mademoiselle ?

— Êtes-vous riche ?

Le front de Robert s'assombrit.

— Non, fit-il simplement. Je suis jeune encore, je débute. Je n'ai point de fortune personnelle, mais...

— Mais on s'enrichit par la science, interrompit Andrée. Il ne s'agit que d'avoir beaucoup de malades et d'en tuer le moins possible.

— J'y tâche de mon mieux, répliqua Robert, sans pouvoir s'empêcher de sourire. J'ai déjà une clientèle suffisante et qui s'accroît tous les jours.

— Il va sans dire que vous habitez Paris ?

— Certainement.

— Très bien ! Parce que nous n'aurions jamais consenti à nous enfermer dans une petite ville de province, ou dans quelque trou de campagne.

— Oh ! cela me serait égal, fit Jeanne.

— Rassurez-vous. Je suis fixé à Paris, s'empressa de répondre le jeune docteur. Et c'est à Paris que se fera ma carrière :

Andrée garda de nouveau le silence un instant.

Robert regardait Jeanne. Jeanne avait baissée les yeux.

— Eh bien, ma chère Jeanne, dit tout à coup la blondinette ; il me semble que nous savons tout ce que nous voulions savoir.

— Certainement, balbutia mademoiselle d'Esparre.

— Monsieur Robert Dauray, conclut Andrée, nous vous agréons comme notre futur mari.

— Mais, Andrée, tu oublies, j'ai un tuteur.

— Je le sais, mademoiselle. Je sais que vous êtes orpheline, et que vous êtes sous la tutelle de Me Ferté, notaire.

— Comment savez-vous cela ?

— Je sais tout ce qui vous touche, tout ce qui vous intéresse. Je connais votre nom, votre titre, et je sais même que vous êtes riche, hélas ! Et c'est tout cela qui me fait peur.

— Eh bien, n'êtes-vous pas docteur en médecine ? ajouta Andrée. La science aussi est un titre. Vous irez, avec votre mère, demander à Me Ferté la main de mademoiselle Jeanne d'Esparre et certainement, moi, je vous l'accorderai.

D'ailleurs, il ne faut pas désespérer avant d'avoir tenté. Je suis absolument sûre que ma chère Jeanne ne saurait trouver un meilleur mari. C'est à vous de faire partager cet avis à Me Ferté.

— Ah ! s'il allait me juger avec d'autres yeux que les vôtres !

— Comment, monsieur, vous hésitez ? Est-ce vous que manqueriez de résolution et de courage ?

— Ne le croyez pas, mademoiselle. Pour mériter, pour obtenir Jeanne, je sens que rien ne me coûterait. Mais je sens tellement aussi que tout le bonheur de ma vie est attaché au succès de cette démarche.

— Vous réussirez. Il le faut. C'est votre affaire. Arrangez-vous.

Robert, très ému, se retourna vers Jeanne.

— Et vous, Jeanne, quelle est votre avis ? M'autorisez-vous ?

— Voyez mon tuteur ! fit la jeune fille devenue très rouge.

— Merci ! merci ! s'écria le docteur Robert. Ainsi vous m'aimez ?

En ce moment les noms de Jeanne et d'Andrée rétentirent à travers le bois.

On avait fini par s'apercevoir de leur absence.

— Vite ! vite ! partez ! s'écria Jeanne très émue.

— Je pars, le cœur plein de joie. A bientôt, Jeanne ! à bientôt !

— A bientôt ! répondit la jolie brune.

— Mais dites-moi que vous m'aimez !

— Oui ! soupira Jeanne, si bas que l'oreille seule d'un amoureux pouvait l'entendre.

VI.

Huit jours après la scène que nous venons de raconter, c'est-à-dire le lendemain du jour où Me Ferté avait tout appris au comte de Noiville, Jeanne et Andrée se promenaient dans l'allée qui s'étendait dans la partie du jardin voisine du talus du chemin de fer.

C'était l'heure où le train allait passer. Peut-être Robert s'y trouverait-il.

Les deux jeunes filles, Jeanne surtout, ne pouvaient dissimuler leur inquiétude, disons mieux, leur agitation. Elle n'avait plus entendu parler du docteur. Que signifiaient cette absence, ce silence ?

Avait-il tenu sa promesse et tenté une démarche décisive auprès du tuteur de Jeanne ? Ou bien, reculant devant les difficultés, craignant d'échouer, obéissant à sa timidité, n'avait-il pas osé demander la main de mademoiselle d'Esparre ?

Elle en était là de ses réflexions, lorsque, au débouché de

l'allée, apparut l'une des sœurs chargées de la surveillance des élèves pendant la récréation.

— Mademoiselle d'Esparre, dit-elle en s'approchant des jeunes filles, on vous demande au parloir, à l'instant même.

Jeanne tressaillit violemment. Dans la disposition d'esprit où elle se trouvait, les choses les plus simples lui causaient une vive émotion, et il semblait que tout ce qui se passait avait rapport à ses préoccupations.

— Qu'est-ce qui peut donc te demander, aujourd'hui, à pareille heure ? s'écria Andrée, surprise aussi, car ce n'était ni le jour, ni le moment des visites.

— Je n'attends personne... en effet, répliqua Jeanne. Savez-vous, ma sœur, qui se trouve au parloir ?

— Je l'ignore, mon enfant. C'est madame la supérieure qui m'a fait dire de vous aller chercher et de vous ramener à l'instant.

— Mais le train va passer, murmura Andrée à l'oreille de Jeanne.

(A CONTINUER.)

Commencé le 13 Décembre 1883—No. 207.

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

DERNIERS TRÉTEAUX.

XXIV

— La souffrance trouble ta raison. Toi ! demander un prêtre ?

— Il faut que ceux qui m'aiment me trouvent à l'ombre d'une croix... murmura-t-il. D'ailleurs, ajouta-t-il, j'en ai déjà une sur les lèvres.

Amice laissa échapper un sanglot.

— Valgras ! dit-elle, ah ! cher Valgras !

— Si le prêtre vient à temps... murmura-t-il, oui, s'il vient à temps, votre main dans la mienne... Devant Dieu... pour toujours... Ma femme !

Sa tête tomba, ses paupières s'abaissèrent, la respiration devint sifflante.

Le docteur saisit le poignet du blessé.

— C'est la fin ! dit-il, la fin !

Valgras chercha la main d'Amice, murmura par deux fois !
" Ma femme... testament... "

Les lèvres demeurèrent entr'ouvertes... Aucun son ne les franchit plus jamais...

Quand le prêtre arriva il ne trouva qu'un cadavre.

Alors des loges, des écuries sortirent les artistes du cirque Fernando grimés et costumés. Ils approchèrent de la petite pièce dans laquelle venait d'expirer le tribun populaire, et sur ce saltimbanque de la politique, ce faiseur de parades parlementaires s'inclinaient ces visages enfarinés des clowns et des queues rouges !

Ce grand comédien mourait dans la coulisse sur ses derniers tréteaux.

Mme Gualbert entraîna Amice.

Au moment où toutes deux franchissaient la grande porte une femme qui semblait à demi folle de désespoir se jeta au-devant de Mme Gualbert :

— Pitié ! lui cria-t-elle, pitié, c'est un malheureux fou ! Oh ! madame, vous m'aidez à le sauver !

— Sauver qui ? que voulez-vous dire, Marthe ? Pourquoi cette terreur ? que signifient les larmes de Balsamie ?

— L'homme, vous savez, l'homme qui a tiré...

— Eh bien ? demanda Amice, dont le visage s'enflamma, et dont les regards fixèrent la femme sanglotante.

— C'est Jean...

— Votre mari ?

— Mon mari...

Par un mouvement plus rapide que la pensée, mouvement d'instinct que la chrétienne devait regretter plus tard, Mlle Gualbert repoussa Marthe avec violence, comme si les mains de l'infortunée se trouvaient couvertes du sang versé...

— Ne me touchez pas ! Ne me touchez pas ! fit-elle. Votre mari, cet assassin, ce monstre ! Et j'ai pu vous arracher à l'abjection et à la misère, j'ai pu vous aimer !

— Pitié ! pitié ! répétait Marthe, ce n'est pas notre faute..

— Allez ! dit Amice, d'une voix si sombre que ni la femme ni la fille de Jean Debâcle ne la reconnurent, je ne veux plus vous voir, je tâcherai d'oublier ..

Le vieux prêtre qui était entré au cirque Fernando à l'instant où Valgras rendait le dernier soupir, eut le pressentiment qu'un drame terrible se passait entre ces femmes. La douleur des unes, douleur bruyante pleine d'explosion et l'expression de désespoir empreinte sur le visage d'Amice révélèrent au vieillard qu'une semblable scène ne pouvait avoir le public pour témoin.

Voyant passer une voiture vide, il appela le cocher, y fit monter Mme et Mlle Gualbert, et donna leur adresse. Puis doucement prenant la main de Marthe :

— Venez chez moi, lui dit-il, vous me conterez vos chagrins. Comment vous nommez-vous ?

— Marthe Debâcle.

— Je connais ce nom, répondit le prêtre... Êtes-vous la femme d'un de ces hommes de la Commune ? ..

— Jean Debâcle ! fit Marthe en se tordant les mains ; celui qui vient de tirer sur le député Valgras...

— Maintenant, je me souviens, répondit le prêtre, avec un accent d'une douceur infinie, c'est votre mari qui a fusillé mon frère, et moi-même je ne lui échappai que par miracle... Je le protégerai, je le défendrai s'il m'est possible ; c'est mon devoir, c'est mon droit !

Marthe recula épouvantée.

Depuis un moment elle ne se heurtait qu'à des victimes du compagnon de sa vie. L'idée de fuir à travers Paris, sans but, d'aller vers la mort, une mort soudaine qui mettrait fin à toutes ses angoisses, lui vint subitement. Le regard du prêtre sonda la profondeur de ce désespoir, il lui répéta :

— Venez, ma fille, vous n'êtes pas sans amis, puisque je vous reste.

Balsamie et Marthe suivirent le vieillard.

L'effort qu'avait fait Amice pour triompher de sa douleur, pendant les moments terribles passés près du lit de Valgras avait épuisé ses forces. Quand elle se trouva en voiture enlacée par les bras de sa mère, elle laissa aller sa tête sur l'épaule de Mme Gualbert et perdit le sentiment de la souffrance et de la vie.

Lorsque la voiture s'arrêta devant la porte de la maison

habitée par Paulin, le cocher sauta à bas de son siège et vint ouvrir la portière. Il trouva Julie serrant Amice sur son cœur et baignant de larmes brûlantes son front décoloré.

Courant à la loge des concierges, il les prévint qu'un malheur venait d'arriver, et ceux-ci accoururent avec empressement. Amice fut doucement tirée de la voiture, et on monta ce pauvre corps inerte au quatrième étage.

Julie se réjouit presque en apprenant l'absence de son mari. Tandis qu'elle déshabillait sa fille, elle envoya le concierge chez le docteur Chaumas.

Des soins attentifs, des parfums violents arrachèrent la jeune fille à son évanouissement. Pendant une demi-heure on l'avait crue morte. Lorsqu'elle ouvrit les yeux elle parut étonnée, et ne parvint pas tout d'un coup à rassembler ses idées confuses. Enfin un soupir profond lui échappa, un flot de larmes tomba de ses yeux, et tordant ses mains elle répéta :

— Valgras ! Valgras !

Retombant ensuite sur les oreilles, elle garda un silence farouche.

Mme Gualbert renvoya d'un signe Mme Méline, la concierge, et quand elle se trouva seule avec sa fille :

— Amice, dit-elle, mon ange, reviens-à-toi et reprends courage... C'est une épreuve terrible sans doute, et cependant Dieu vient d'en adoucir l'amerume...

Oh ! songe, ma chérie ! combien plus grand aurait été ton désespoir, si Valgras était mort loin de nous... La Providence te poussait vers lui... Il t'a dû de songer à Dieu à son heure suprême, et de mourir ton crucifix sur les lèvres... le Seigneur l'a jugé...

En dépit de ses fautes, de ses ambitions, de la voie funeste dans laquelle ses conseils entraînaient tant de malheureux, il a senti son âme pénétrée d'un rayon de repentir...

Perdu pour toi dans la vie, tu le retrouveras un jour, car Dieu pèse les remords au poids de miséricorde, et Valgras a pardonné à son assassin...

— Il a pardonné ! répéta Amice d'une voix brisée, pardonné... Et moi, quand la femme de l'assassin, innocente du crime de son mari, s'est jetée à mes pieds, je l'ai repoussée avec haine.. Valgras avait pardonné...

Ces derniers mots erraient sur les lèvres comme si elle y eut trouvé un apaisement divin. Elle ne voulait plus se souvenir que de deux choses : Valgras avait imploré la grâce de Jean, et Valgras avait baisé le crucifix.

Tantôt elle couvrait sa mère de baisers, tantôt elle se rejetait sur les oreillers, et y ensevelissait son visage ; enfin s'asseyant sur son lit, elle parut comme étrangère aux objets extérieurs, même à la vue de sa mère qui la suppliait de la regarder et de lui répondre.

Peu à peu le délire s'empara de la pauvre enfant, la rougeur envahit ses joues, elle parut transportée dans un autre monde où elle retrouvait l'unique objet de ses jeunes tendresses ; elle lui parlait des beautés de la foi qu'il avait ignorées sur la terre, et que lui révélait la mort. Elle se promenait avec lui dans des lieux enchantés, et l'entretenait de leur mariage mystique. Aucune douleur ne pouvait se lire sur le bon visage d'Amice, elle semblait transfigurée.

Cette beauté même effrayaient Mme Gualbert. Elle se demandait si Dieu allait lui prendre son enfant. Et les mains jointes, désespérée, elle priait avec des paroles ardentes, des cris du fond de ces entrailles, d'avoir pitié d'elle et de sa fille.

Le docteur Chaumas trouva, en arrivant, la mère au désespoir et l'enfant en délire.

— Nous la sauverons, dit-il à la mère, nous la sauverons, à force de soins de bonté et d'amour. La foi lui donnera la résignation. Laissons passer le premier flot de la douleur humaine. Combien de fois a-t-il submergé les âmes jusqu'à leur faire perdre le souvenir et la raison...

— La raison ! Est-ce qu'Amice...

— Je ne le crois pas, mais il est urgent qu'elle change subitement de milieu. Il faut que votre fille voyage, que vous l'emmeniez loin, bien loin... Je me charge de tout... Permettez-moi de m'occuper de vos intérêts...

Le nouveau ministre est mon ami ; dès demain je le verrai. Paulin est trop timide pour lui demander quelque chose, tandis que moi surtout quand il s'agit des autres, je fais preuve d'une grande audace...

Ne parlez de rien à votre pauvre mari... Il sera bien assez malheureux d'apprendre tous les événements de cette journée... Je suppose qu'il est en ce moment chez André, j'y rejoins, afin que la surprise ne soit pas aussi terrible que le mal lui-même. Laissez divaguer cette pauvre enfant, nous tâcherons de couper la fièvre et de lui rendre le calme.

— Quel ami vous êtes, docteur !

— Oui, un ami véritable, répondit-il en lui serrant la main.

Ainsi que le soupçonnait Chaumas, Paulin était allé chez son frère. Il savait y trouver Clotilde qu'il chérissait presque à l'égal de sa fille.

Depuis quelque temps l'honneur de Mélanie s'adouçissait un peu. En voyant Bozan de Breuil reprendre courage, elle pensait que si le financier rétablissait sa fortune, il s'occuperait de celle de ses amis. Tout espoir n'était pas perdu.

La nouvelle émission d'actions de la « Société Universelle » réussissait d'une façon inespérée. Les porteurs des actions primitives seraient privilégiés dans des affaires devant produire des bénéfices merveilleux. Bozan de Breuil reprenait ses anciens projets, en renvoyait les plans, en rêvait de nouveaux.

On eut dit que le drame qui s'était passé lui donnait un courage nouveau et le forçait à trouver des conceptions plus hardies. Du moment que son honneur ne se trouvait pas en suspicion, il se sentait capable de réaliser des prodiges.

Mme Andrée Gualbert ne s'était pas contentée des promesses que Bozan multipliait à son mari, elle alla le trouver, et se fit jurer d'une façon solennelle qu'elle serait une des premières personnes à qui songerait Bonaventure quand il aurait trouvé le moyen de rétablir sa fortune.

Non seulement elle tenait à redevenir riche, mais encore à pouvoir continuer d'écraser son mari de sa supériorité. Elle eut renoncé à grand peine au privilège de lui rappeler ce qu'elle nommait ses griefs.

Certaines femmes trouvent une étrange satisfaction à garder sinon le droit, du moins le prétexte de se mettre en colère d'une façon quotidienne, presque régulière, comme si cet état d'esprit devenait indispensable à leur santé, et faisait partie de leur constitution.

Cependant, comme elle songeait souvent au retour de jours plus heureux, elle avait quelques moments pendant lesquels André respirait.

La vue de sa fille lui rappelait, il est vrai, les humiliations auxquelles les sottises de son mari les réduisaient ; mais le sentiment maternel reprenait cependant le dessus.

Elle trouvait sa fille si belle, si bonne, qu'elle s'apaisait, à moins que, remarquant un peu de pâleur sur le visage de Clotilde, elle la montrât au père avec une indignation féroce en l'accusant de tuer son enfant, en la réduisant à un travail marcenaire.

Alors Clotilde allait de l'un à l'autre, les embrassant, les entourant de caresses, prodiguant les mots tendres, les appelant à la concorde. Ou bien tirant de sa poche une lettre de Landry, elle s'asseyait entre André et Mélanie, et lisait à haute voix des pages remplies de sentiments élevés, d'affections ardentes, de promesses de retour, de présages de gloire.

Le père ne se cachait point pour montrer à quel point ces nobles sentiments le touchaient ; et Mélanie partait de là pour affirmer que c'était elle qui avait encouragé la vocation de Landry. André en aurait fait un bureaucrate comme Paulin ; mais elle devinait le génie de son fils.

Grâce à elle Landry deviendrait célèbre et riche, car enfin elle était certaine qu'il gagnerait un jour autant d'argent que Bonnat, Bouguereau et Carolus Duran.

Sur le chapitre des qualités, des succès et de l'avenir de Landry, tout le monde finissait par s'entendre, et la fin de la journée s'achevait tranquillement.

Tandis qu'au cirque Fernando se passait le drame de l'assassinat de Valgras, Clotilde lisait à son oncle, à André et à sa femme la lettre reçue la veille. Landry annonçait à sa sœur l'envoi des deux toiles nouvelles.

Il donnait des nouvelles de Mercédès qui, dévorée par la malaria, ne quittait plus guère sa chaise longue. Il passait des journées entières au palais de la princesse Ypsolani, s'efforçant d'éclairer d'une lueur de raison cette tête légère, et de pénétrer jusqu'au cœur de cette égoïste et futile.

Il affirmait qu'à moins d'un événement imprévu, un dénouement sinistre était à craindre, sinon subitement, du moins dans quelques mois.

Clotilde achevait la lecture de cette lettre, quand le docteur Chaumas entra.

Si accoutumé qu'il fût à dompter ses impressions, il ne parvint pas à dissimuler d'une façon absolue l'angoisse qui lui poignait le cœur. Serrant d'une façon énergique et rapide la main de Clotilde, il lui révéla dans un regard qu'un malheur venait les frapper tous. Enfin, tout en s'efforçant d'adoucir les termes de sa révélation, il apprit à Paulin que sa fille se trouvait souffrante.

— Vous a-t-on envoyé chercher ? demanda le chef de bureau.

— Oui, répondit celui-ci.

— Alors le cas est grave, très grave ? Ni ma femme ni ma fille ne s'alarment aisément... Parlez, parlez vite... qu'est-il arrivé ?

— Mile Amice a malheureusement assisté à une scène terrible...

— Où ? Quand ?

— Au cirque Fernando.

— Mais il s'agissait d'une réunion politique, et ma fille...

Paulin s'arrêta, le souvenir de Valgras traversa son esprit.

— Elle aura souhaité l'entendre ? pensa-t-il.

— Eh bien ! reprit Paulin, elle a dû écouter là de belles choses ! Qu'allait-elle faire dans cette galère ! Pauvre enfant !...

Il s'adoucit et serra la main de Chaumas.

— Je vous accompagne, dit-il. Au revoir, Clotilde ; mon bon André, viens me voir ; adieu, Mélanie...

— Mon ami, continua Chaumas, je ne vous ai pas appris...

— Qu'y a-t-il donc, mon Dieu...

Une voix enrouée s'éleva de la rue, criant :

— Assassinat de Valgras au cirque Fernando, saisissants détails... Paulin se tourna vers le docteur.

— Que crie-t-on ? Qu'annonce-t-on ? La mort de Valgras...

— Valgras est tombé atteint d'un coup de pistolet en pleine poitrine.

— Et ma fille était là !

Paulin porta les deux mains à son front, et sortit comme un fou.

Chaumas le rejoignit au bas de l'escalier, le fit monter dans sa voiture, et prit le chemin de la maison.

Quand le malheureux père entra dans la chambre de sa fille, celle-ci, domptée par la fièvre, venait de retomber sur son lit froissé. Elle agitait les mains sur les draps, s'imaginant qu'elle remuait des fucus et des algues.

Sa pensée retournait sur la grève de Luc-sur-Mer, évoquant les jours heureux durant lesquels dura son illusion sur Valgras. Elle lui parlait d'une voix douce d'un avenir prochain, modeste, heureux et paisible. Puis elle s'arrêtait, l'oreille tendue, et paraissait entendre les réponses de Valgras. Elle souriait alors, puis elle se reprenait à jouer en imagination avec les longues banderoles des herbes marines.

Quand il la trouva ainsi, Paulin eut peine à retenir ses larmes.

La nuit fut terrible pour les parents éprouvés. Avant de se rendre au magasin des « Deux Mondes », Clotilde vint voir sa cousine. Elle la serra en pleurant dans ses bras, et promit de revenir le soir.

Une consultation devait être ménagée aux malheureux parents.

Le docteur Chaumas en venant faire une visite à sa chère petite malade, dit à Paulin :

— J'ai vu le ministre, ce matin ; il t'accorde un congé d'un mois, lequel congé sera renouvelable suivant les exigences de la santé de ta fille. De plus, tenant à récompenser tes bons et loyaux services, il m'a chargé de te remettre à titre de gratifications exceptionnelle, une somme de trois mille francs, destinée à payer le voyage que vous allez entreprendre tous les trois, dès que j'aurai eu raison de cette maudite fièvre, et ce ne sera pas long.

— Oh ! Chaumas ! mon ami, mon véritable ami !

— Oui, ton ami sincère ! J'espère que tu ne m'infligeras pas l'humiliation de m'entendre remercier. Ecris au ministre, cela vaudra mieux. Notre pauvre enfant ne saura rien de ce qui se passera aux funérailles de Valgras... Quand vous reviendrez de ce voyage, peut-être vous demandera-t-elle à s'agenouiller sur une tombe... alors, laissez-la faire, elle sera sauvée...

— Où devons-nous conduire Amice ?

Paulin prit la main de sa femme :

— En Italie, dit-il, Landry n'est-il pas un frère pour elle, et Landry ne serait-il pas un enfant pour nous si elle le voulait ?

— Oui, en Italie.

— Voilà qui est convenu, le reste me regarde, et soyez certains tous deux que je triompherai vite du mal.

Pendant huit jours, Amice se débattit contre une fièvre terrible ; quand le mal fut vaincu, elle était d'une faiblesse si grande qu'elle obéissait avec une docilité d'enfant. Avait-elle oublié ? Retrouvait-elle assez de courage pour cacher une douleur qu'elle croyait inguérissable.

Ni Paulin ni sa femme ne purent le deviner. Elle ne s'in-

forma près de personnes des funérailles de Valgras, ne demanda point à lire de journaux, et parut avoir perdu toute mémoire du passé.

Mais à quoi songait-elle, tandis qu'elle restait perdue dans une absorption si grande qu'elle n'entendait aucun des bruits qui se faisaient autour d'elle et ne paraissait pas même voir ceux qui se mouvaient dans le petit appartement ? Se rappelait-elle les heures passées sur la grève lointaine ? Entendait-elle mugir la grande mer ? ou la voix de Valgras, cette voix sonore accoutumée à dominer les tempêtes parlementaires, murmurait-elle avec une douceur infinie les mots d'amour, de repentir et de pardon ?...

Malgré elle, en dépit du soin avec lequel ses parents s'efforçaient d'éloigner tout ce qui devait rappeler le nom de celui qu'elle avait tant aimé, une épreuve était réservée à la fiancée de Valgras.

Le notaire chargé des affaires d'intérêt du député, avait reçu de la main d'un des témoins de sa mort, le testament écrit avant son agonie.

Ce testament venait d'être ouvert, et c'est au sujet de cet acte, renfermant les volontés suprêmes du tribun populaire, que le notaire venait trouver M. Gualbert. Il lui apprit alors que par son testament olographe, Valgras instituait Amice son unique héritière. Une somme de cinq mille francs se trouvait réservée en faveur de Marianou Mas, sa nièce.

Cette nouvelle jeta Gualbert dans une stupéfaction impossible à décrire.

— Je refuse ! dit-il, je refuse, monsieur.

— Permettez-moi de vous faire observer, monsieur, que la loi ne vous laisse pas absolument maître de cette question. C'est mademoiselle votre fille qui hérite.

— Je répons d'elle comme de moi, reprit Gualbert.

— Quel âge a mademoiselle votre fille ?

Paulin resta un moment sans répondre.

— Vingt-et-un an depuis quelques jours.

— Elle est devenue majeure, et par conséquent maîtresse de ses actions... Pourrais-je la voir ?

— Certainement, monsieur.

Paulin sonna Thérèse.

— Priez mademoiselle de venir.

— Pardon, objecta le notaire, verriez-vous quelque inconvenient à ce que je lui parlasse seul ? Je désire que nulle influence ne pèse en ce moment sur son esprit.

Paulin ouvrit la porte du petit salon dans lequel se trouvait sa fille.

— Mon enfant, lui dit-il, monsieur désire te faire une communication grave... Nous devons te laisser le libre exercice de tes droits, car tu es majeure... Nous sommes certains, ta mère et moi, que tu agiras suivant le devoir et la justice.

Amice s'inclina, soudainement elle venait de pâlir.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1880, et les files complètes (brochés) des années 1881, 1882 et 1883, aux conditions ci-haut mentionnées.

MORNEAU & CIE, EDITEURS,

Boîte 1986, B. de P.

17 rue Ste-Thérèse, Montréal